

POÉSIE, TRADUCTION ET TRANSFERTS CULTURELS

Quelques remarques sur le rôle des anthologies de poésie allemande en France entre 1814 et 1850

L'UN DES PREMIERS RECENSEMENTS des traductions de l'allemand en France a été réalisé entre 1940 et 1944 par une équipe française sous la direction de Karl Epting, directeur de l'institut allemand de Paris. Oubliées pendant plusieurs décennies, les quelques 12000 fiches répertoriant les traductions de l'allemand réalisées en France depuis le XVe siècle furent reprises par un groupe de chercheurs de l'Université de Tübingen au cours des années 1980. Coordinée par Liselotte Bihl, l'équipe qui s'est saisie de ce fonds retrouvé dans les archives a bénéficié des moyens d'analyser ces fiches, de les confronter avec les catalogues de la Bibliothèque Nationale de Paris, de les compléter, et parfois d'en éliminer certaines. Cette remise à jour a ainsi rendu "exploitable" une base de données unique en son genre, capable de dresser le tableau sans doute le plus large, même si incomplet, des relations littéraires établies entre la France et l'Allemagne au cours des siècles.

Poésie et anthologies de poésie allemande en France de 1814 à 1850

C'est à partir de la *Bibliographie französischer Übersetzungen aus dem Deutschen 1487-1944*¹ de Karl Epting et Liselotte Bihl, que nous avons pris l'initiative de dresser une série de statistiques comme par exemple la liste des traductions de poésie allemande en français, publiées entre 1814 et 1850. Dans ce cas précis, nous avons pris en compte non seulement la traduction des oeuvres isolées, mais aussi les anthologies.

La période choisie (1814-1850) qui couvre un peu plus d'une génération, est à nos yeux une époque-clé pour la compréhension des relations littéraires et des développements ultérieurs de la création poétique française. On a pu relever, par exemple, le fait que le nombre d'anthologies, est relativement restreint et paraît inférieur à son équivalent allemand à la même époque. Selon la *Bibliographie*².. six titres seulement sont indiqués entre 1827 et 1846: il s'agit des *Ballades allemandes* tirées de Bürger, Körner et Kosegarten publiées en 1827 par F. Flocon, des *Poésies allemandes* traduites par G. de Nerval en 1830 (repris en 1840), de *L'Allemagne poétique* par Alexandre Tardif en 1840, de *L'anthologie allemande des meilleurs*

¹ Tübingen, 1987, 2 volumes.

² *Bibliographie französischer Übersetzungen aus dem Deutschen 1487-1944*, Tübingen, 1987.

POESIE, TRADUCTION ET TRANSFERTS CULTURELS

auteurs traduite par M. Trenenthal en 1841 et des *Poésies allemandes* traduites par Max Buchon et publiées en 1846.

Notons que de ces titres deux sont les versions successives de Nerval (1830 et 1840), et une, traduite par Trenenthal en français à l'intention des classes, est réalisée par des Allemands eux-mêmes.

Grâce aux recoupements effectués avec les catalogues de la Bibliothèque Nationale, il nous a été possible d'enrichir cette bibliographie.

Dès le début de ces investigations, on a pris conscience de l'enjeu de cette recherche. Les pistes ouvertes par l'étude des anthologies notamment mènent vers une évaluation nouvelle de l'impact de la poésie allemande traduite en français et permettent de mettre en exergue des éléments d'analyse encore inexplorés..

En effet, l'anthologie de poésie étrangère en général, de la poésie allemande en particulier, est un instrument d'évaluation critique très important même si jusque là relativement peu utilisé. N'oublions pas qu'une anthologie, en tant qu'ensemble de textes choisis selon des critères plus ou moins énoncés, est à la fois la synthèse culturelle d'une époque, qu'une sorte d'unité de mesure de la "force de traduction" existante à un moment donné de l'Histoire. La traduction littéraire en général est loin d'être un geste fortuit. A un étage supérieur, ce rassemblement de textes traduits que sont les anthologies est souvent déterminé par des facteurs idéologiques, de goût, de mode, ou bien pédagogiques. L'anthologie constitue, de fait, une "entreprise de traduction" que guide un but didactique lui-même correspondant à une nécessité, à une curiosité ou à un marché. Le choix et les critères qui décident de la réalisation des anthologies sont d'autant plus importants car ils dessinent non seulement l'état des connaissances d'une culture étrangère mais font découvrir également des traits de mentalité et des intentions souvent éclairantes pour l'histoire culturelle et littéraire. Les anthologies, comme celles que nous nous sommes proposée d'étudier, ont eu un effet catalyseur et donnent à lire le miroir intellectuel d'une époque. Leur rôle déterminant et structurant dans le domaine de la poésie et dans l'espace franco-allemand, par exemple, les transferts culturels auxquels elles ont sans doute contribué, restent à explorer.

A partir d'un corpus restreint d'anthologies de poésie qu'on a établi principalement à partir des données de la bibliographie de Epting/Bihl, nous avons pu dégager quelques traits, capables de rendre plus concordantes et plus claires l'image que l'on se fait du climat lyrique et de l'impact littéraire et poétique réciproque franco-allemand.

Il faut préciser que nous n'envisageons ici que le cas de la poésie. Pour ce qui est du théâtre (Kotzebue) ou des narrations (le chanoine Schmid par exemple), les chiffres donnés par Epting/Bihl sont comparativement très différents. Au début du XIXe siècle, la poésie ne semble ne pas rencontrer la demande du public. Est-ce sa réputation de difficulté qui s'attache ordinairement à ce genre ou bien l'héritage de deux siècles de classicisme en France? Certains critiques allemands, dont F. Bouterwerk, remarquent que la poésie lyrique n'existe plus en France depuis deux siècles; dans son *Histoire de la poésie et de l'éloquence* (1801-1819) il regrette l'évolution du français vers une langue de cour et de conversation qui a empêché le

POESIE, TRADUCTION ET TRANSFERTS CULTURELS

développement du sentiment chez les poètes de l'âge classique. Quand à E. Deschamps³, il dressait en 1828 dans la préface de ses *Etudes françaises et étrangères* un panorama décourageant de la poésie française au tournant du siècle:

“...il faut avouer que les poèmes de l'école *Delillienne*, et, plus tard, les vers de l'Empire (...) étaient surtout bien faits pour décourager de la poésie française! Les hommes forts et pensants n'ont pas pu écouter longtemps tout ce ramage; et ils se sont habitués à ne plus ouvrir un volume de vers, de peur d'en voir sortir, à chaque page, tout un poulailler décrit, ou de la mélancolie du Directoire.”

Pour le même Deschamps, A. Chénier serait mort trop tôt pour renverser l'opinion sur la qualité de la poésie française. Or à ce “vide” poétique français correspondait au même moment une floraison lyrique sans précédent de l'autre côté du Rhin, dont l'écho parvient justement en France au début des années 1820.

Ce décalage a quelques raisons. Comme le font remarquer Madame de Staël et Gérard de Nerval à une vingtaine d'années de distance (signe que la situation ne s'est guère améliorée entre 1815 et les années 1830), le nombre de Français qui connaissent la langue de Goethe est si faible que cela rend toute relation culturelle plus que problématique. Il faut dire que le préjugé des Français vis-à-vis de la langue allemande n'est pas nouveau. Déjà Montaigne en son temps trouvait qu'elle était bonne à parler aux chevaux et Voltaire n'en faisait pas plus grand cas lorsqu'il écrivait que “l'allemand(...)n'est nécessaire que pour la route⁴.”

Madame de Staël rendra cette ignorance responsable de l'indifférence dans laquelle les Français tiennent leurs voisins d'outre-Rhin et les malentendus qui s'ensuivent:

“L'Allemagne intellectuelle n'est presque pas connue de la France; bien peu d'hommes de lettres parmi nous s'en sont occupés. Il est vrai qu'un beaucoup plus grand nombre la juge⁵.”

Nerval, quant à lui, constate à plusieurs reprises dans sa correspondance que, vu le faible nombre de Français qui possèdent l'allemand, les missions littéraires pour Allemagne sont plus aisément accessibles:

“...il y a si peu de gens de lettres français capables de traduire l'allemand, qu'elles sont plus nombreuses et moins difficiles à obtenir en Allemagne que partout ailleurs⁶.”

Le contexte est donc relativement peu propice à la pénétration de la littérature allemande, ce qui se vérifie aussi dans le palmarès des langues les plus traduites en

³ Emile Deschamps (1791-1871), poète familier du cénacle de Charles Nodier et lui-même traducteur de l'allemand.

⁴ Wolfgang Leiner in *Grenzgänge. Kulturelle Begegnungen zwischen Frankreich und Deutschland*, Hans T. Tiepe Hrsg., 1988.

⁵ Mme de Staël, *De l'Allemagne*, volume 1, Garnier-Flammarion, 1967, p.47.

⁶ In Charles Dédéyan, *Gérard de Nerval et l'Allemagne*, SEDES, 1958, p.107.

POESIE, TRADUCTION ET TRANSFERTS CULTURELS

France établi par Lieven D’Hulst⁷; selon ses observations, l’ordre de fréquence est le latin, l’anglais et l’allemand pour le trio de tête. L’allemand gagnera du terrain sur l’anglais vers 1835 mais ne détrônera jamais le latin, même au plus fort de la révolution romantique.

Si les traductions de la poésie en général (c’est-à-dire toutes langues confondues) talonnent assez souvent celles du roman, ce dernier restant pourtant distancé par la théologie, en revanche, le nombre de traductions de poésie allemande reste faible mais atteint une pointe entre 1825 et 1830, pour retomber ensuite. Sur un terrain presque vierge, les traducteurs de la poésie allemande font ainsi oeuvre de pionniers et leurs anthologies sont sans aucun doute un élément fondamental de la prise de conscience, en France, d’une écriture poétique plus spécifiquement “ allemande ”.

Nos récentes investigations à la Bibliothèque Nationale ont pourtant mis au jour un nombre de traductions et d’anthologies de poésie allemande pourtant bien supérieur à celui de la *Bibliographie*⁸....Plus d’une trentaine de titres, incluant les anthologies pour les classes parues en grand nombre dans les années 1840, nous mènent à corriger l’image d’une France très “ déconnectée ” de la poésie allemande. On pourrait déjà affirmer que la demande poétique était au contraire très forte en France. Parallèlement à cela, sont à remarquer les ouvrages à vocation plus “ pédagogique ” car il ne faut pas oublier le rôle non négligeable joué par les premiers enseignants d’allemand⁹, le plus souvent des germanophones ayant trouvé refuge en France pour des raisons historiques ou politiques, dans les années suivant le début de la Monarchie de Juillet¹⁰.

La sélection de textes proposés par les traducteurs de l’époque est néanmoins très intéressante et peut avoir marqué l’esprit des jeunes apprenants devenus par la suite eux-mêmes poètes. Si l’on regarde de près les choix qui ont été faits lors de la réalisation des six anthologies de poésie allemande déjà mentionnées, on peut constater que les textes ne se recourent que très peu. En revanche, on retrouve assez souvent certains noms d’auteurs (Bürger, Goethe, Schiller, Körner, Klopstock) qui ne sont pas, à notre avis, d’une grande originalité et qui confirment l’impression des relevés faits à partir de Bihl/Epting pour la traduction d’oeuvres isolées de poésie où reviennent¹¹ essentiellement les noms de Gessner, Goethe, Lessing, Schiller et Bürger...! Il ne semble y avoir donc que peu de divergences entre la démarche des anthologistes français et les choix des traducteurs eux-mêmes.

⁷ “ Traduire l’Europe en France entre 1800 et 1840 ”, in *Europe et Traduction*, Presses de l’Université d’Artois, 1998.

⁸ *Op.cit.*

⁹ On se reportera ici à Michel Espagne, Françoise Lagier, Michael Werner, *Philologiques II -Le maître de langues. Les premiers enseignants d’allemand en France (1830-1850)*, éd. de la Maison des Sciences de l’Homme, Paris, 1991.

¹⁰ C’est cette époque qui vit précisément se mettre en place un premier cadre d’enseignement de la langue allemande en France.

¹¹ Les noms de Schiller, Lessing, Goethe et Klopstock sont aussi ceux que l’on retrouve le plus fréquemment au programme du certificat d’aptitude d’allemand entre 1842 et 1848. Cf Espagne, Lagier, Werner, *Philologiques II*.

L'anthologie de Trenenthal, traduite, comme on l'a signalé, à partir d'un ouvrage original allemand, propose un choix de textes et d'auteurs bien différent, plus large. On y trouve des noms qui n'apparaissent pas ailleurs et qui témoignent d'une connaissance bien plus fine de la réalité poétique allemande de l'époque, ainsi sans doute que de la connaissance des deux riches anthologies de Michael Huber et de Junker publiées respectivement en 1766 et 1770.

On peut d'ores et déjà avancer l'hypothèse que les mailles du filet culturel français sont bien trop larges (et tissées trop récemment) pour rendre vraiment justice à la réalité d'outre-Rhin. Une objection, ne l'oublions pas, également formulée¹² à l'endroit de Madame de Staël qui, de manière à première vue inexplicable, a ignoré dans *De l'Allemagne* des poètes déjà reconnus, comme par exemple Novalis ou les représentants du romantisme de Heidelberg, Clemens Brentano et Achim von Arnim.

La personnalité des anthologistes et des journalistes littéraires en charge de la rubrique "monde germanique", en particulier Saint René Taillandier pour la *Revue des Deux-Mondes* et Xavier Marmier pour la *Revue Germanique*¹³, auteurs d'écrits exaltant l'imagerie médiévale germanique, devrait devenir lui-même un outil d'évaluation critique. Il est en effet utile de souligner que la plupart de ces relais, et non des moindres¹⁴ (témoin Nerval, comme le fait remarquer Charles Dédéyan¹⁵) sont tombés dans l'ornière staëlienne: par manque d'informations sans doute, mais aussi en l'absence de recul par rapport à l'aveuglement,¹⁶ — dénoncé par Heine dans *Die romantische Schule* —, dans lequel la fille de Necker, entretenant des clichés déjà en cours¹⁷ au XVIIIe siècle, se serait plongée ainsi que certains de ses compatriotes.

On est tenté de citer comme révélateur de cette vision un peu trop "idéaliste" les propos de Jörg von Uthmann:

"Lorsque *De l'Allemagne* parut en 1813, Goethe déclara, avec un humour bon enfant, que cette aimable dame répandait une idée si exagérée de la probité allemande qu'on se devait de conseiller à ses amis étrangers de ne pas laisser ses bagages sans surveillance dorénavant¹⁸."

¹² Cf. J.M. Carré, *Les écrivains français et le mirage allemand 1800-1940*, Paris, Boivin, 1947, p.22.

¹³ Qui deviendra la *Nouvelle Revue Germanique* à la fin des années 1830.

¹⁴ Pour ne pas citer les propos de Michelet dans son *Introduction à l'Histoire universelle* (1831) qui brosse de l'Allemagne un portrait totalement idyllique, très staëlien!

¹⁵ Charles Dédéyan, *op.cit.* L'auteur souligne le caractère fragmentaire et partiel des informations de Nerval sur l'Allemagne en 1830; de là, selon lui, un manque d'autonomie critique vis-à-vis de l'ouvrage de Mme de Staël qui conduit Nerval à épouser un certain nombre de ses vues, souvent lacunaires et inexactes.

¹⁶ Bien que sa correspondance à la même époque révèle aussi des jugements assez critiques sur la Prusse.

¹⁷ Citons ici les noms de Dorat et surtout de Rivarol (*Discours sur l'universalité de la langue française*, Berlin, 1784).

¹⁸Jörg von Uthmann, *Le Diable est-il allemand?*, Denoël, 1984, p. 25-6.

Discours d'anthologistes: quelques paratextes

Les préfaces des anthologies de poésie allemande en français marquent toutes, à des degrés divers, le désir des auteurs de clarifier une situation d'ignorance et de jeter pour le public français les bases d'une compréhension raisonnée du phénomène poétique allemand.

La première dans la chronologie est celle de F. Flocon, publiée en 1827¹⁹. Si l'échantillon des auteurs retenus n'a en lui-même rien de particulièrement nouveau, en revanche la mise au point de l'anthologiste dans l'introduction ne manque pas d'intérêt car il s'attache à éclairer le choix du terme "ballade" pour le titre de son ouvrage. En effet, selon lui, le mot "ballade" en français n'a que très peu en commun avec son homonyme allemand "Ballade". La ballade française, qui nous renvoie à la grande tradition de François Villon, se compose en effet de couplets, d'un schéma de rimes recherché et d'un envoi; rien de tout cela en allemand où la ballade a plutôt une connotation populaire, qu'un Français ne craindrait pas de qualifier de rustique. Flocon souligne que la meilleure traduction en français du mot allemand "Ballade" serait "romance", mais il rejette cette solution en raison de la mauvaise presse de ce qu'il désigne comme un "genre dégénéré, exprimant des sentiments dans des vers plus ou moins maniérés"²⁰. Conséquemment, l'auteur choisit le moindre mal: garder le mot français, peut-être dans l'espoir de le nettoyer de toutes ces scories. On voit donc ici que les problèmes d'acceptation culturelle se posent dès le titre, ce qui illustre parfaitement bien les enjeux de notre problématique: voir dans la traduction le vecteur d'un transfert culturel. Dans le cas d'une telle anthologie, le transfert culturel (c'est-à-dire le "passage" puis la reterritorialisation d'une valeur culturelle étrangère) est double: il s'effectue par le choix d'un mot-titre qui est aussi une forme poétique, puis par celui des poèmes retenus. Ce débat sur la ballade n'est d'ailleurs pas un cas isolé; E. Géraud, auteur en 1827 d'une traduction de la "Lénore" de Bürger publiée dans *La Ruche d'Aquitaine* écrivait à ce sujet:

"Aujourd'hui, à l'exemple des Anglais et des Allemands, on entend par le mot de ballade un récit populaire rappelant quelque événement tragique, ou quelque tradition merveilleuse. Déshéritée du droit de raconter, la romance doit se borner maintenant à exprimer des plaintes amoureuses, ou à peindre une situation de l'âme, tandis que la ballade, son heureuse rivale, nous représente encore ce qu'était autrefois la "nouvelle" ou le "fabliau".

Cette petite révolution, inaperçue parmi d'autres changements d'une bien autre importance, est due, comme on le voit, à la bizarre fantaisie d'emprunter aux étrangers jusqu'aux dénominations de certains genres, qui déjà nous possédions aussi bien qu'eux, quoique sous des noms différents²¹."

¹⁹ F. Flocon, *Ballades allemandes tirées de Bürger, Körner et Kosegarten*, A. Henry, Paris, 1827.

²⁰ Ibidem, *Préface*.

²¹ Cité par L. D'Hulst, in "Le dossier français des traductions de la *Lénore* de Bürger", *Linguistica antverpiensia*, XXIII, 1989, p.59.

POESIE, TRADUCTION ET TRANSFERTS CULTURELS

Flocon a lui-même parfaitement conscience d'être un des acteurs de cette " petite révolution ". Il souligne que les auteurs choisis n'ont pas encore été traduits en français et que la ballade est " un genre entièrement ignoré chez nous²² ". Toutefois sa volonté d'innovation s'arrête là; l'anthologiste ne semble pas avoir la prétention de mener une réflexion " poétique " sur le genre de la ballade et il choisira de livrer une traduction en prose.

Choisir la prose est à cette époque assez courant. Partant du principe que " ...la fidélité, même quand la beauté lui manque, a son prix²³ ", Chateaubriand traduira Milton de cette façon en 1836, ainsi que Nerval ponctuellement. Les anthologies ne démentent pas cette tendance. A l'exception des traductions d'Alexandre Tardif (1840)²⁴ et de celles de Max Buchon (1846)²⁵, toutes les traductions sont en prose. Quelques remarques, cependant, sur le paratexte de cette dernière: trois épigraphes (une de Théophile Gautier, deux de Victor Hugo) ouvrent le recueil. Si celle de Gautier est une allusion à l'activité même de traduction²⁶, on relèvera l'étonnante courte phrase de Hugo dans sa préface au *Rhin* proclamant " Si je n'étais pas français, je voudrais être allemand²⁷ ". Ce propos donne en fait le ton de la préface de l'anthologie de Max Buchon, dont le sujet principal est " l'attention toute affectueuse²⁸ " de la France pour l'Allemagne, décrite comme " l'alliée la plus sympathique et la plus naturelle²⁹ " de notre pays. Ce jugement montre que la France est mûre pour le " passage " culturel qui est en train de s'opérer avec quelque retard entre les deux pays, alors même qu'en Allemagne à la même époque, les sentiments francophobes ne cessent de s'affirmer³⁰ (surtout à la suite de la crise de 1840 où la France avait réclamé la rive gauche du Rhin) et que la notion d'*Erbfeind* (ennemi héréditaire) gagne du terrain. Dans cette préface toutefois, une tendance au schématisme dans l'éloge est perceptible: les quatre auteurs retenus sont chacun affublés d'un qualificatif destiné sans doute à mieux les visualiser dans le public français. M. Buchon parle ainsi de quatre " hommes-types: le naïf J.P. Hebel, l'héroïque Körner, le chevaleresque Uhland et le spirituel Heine³¹ ". On mettra toutefois au crédit de l'auteur le choix de traduire en vers et ainsi que l'affirmation (suffisamment rare à cette époque pour être soulignée³²) du maintien de la forme versifiée: " des vers ne peuvent se traduire selon nous que par des vers³³ ".

²² In Flocon, 1827, *Préface*.

²³ In Antoine Berman dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, TER, 1985, p.123.

²⁴ A. Tardif, *L'Allemagne poétique, traductions en vers de Klopstock, Voss, A.W Schlegel, Schiller et Goethe*, Dauvin et Fontaine, Paris, 1840.

²⁵ M. Buchon, *Poésies allemandes de J.P. Hebel, Th. Koerner, L. Uhland, H. Heine*, Cornu, Salins, 846.

²⁶ Ibidem. " Astre à demi voilé, l'idée éclate et perce/Sous le nuage gris de la traduction;/Pour juger de l'étoile, il suffit d'un rayon. "

²⁷ Nous reproduisons ainsi telle quelle l'épigraphe de l'anthologie de Buchon. Dans la préface du *Rhin*, V. Hugo s'exprime en fait à la troisième personne du singulier.

²⁸ In Buchon, *op.cit.*

²⁹ Ibidem.

³⁰ Un exemple emprunté à l'ouvrage de Jörg von Uthmann est révélateur: le 4 septembre 1842, lors de la reprise des travaux de la cathédrale de Cologne, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV prononce un discours orienté contre la France. Rompant avec la tradition de ses prédécesseurs, ce monarque s'exprime uniquement en allemand, n'utilisant le français qu'à quelques rares exceptions.

³¹ M. Buchon, *op.cit.*, Préface.

³² On signalera tout de même la prise de position des frères Deschamps (*Macbeth*, 1829) ou d'Alfred de

POESIE, TRADUCTION ET TRANSFERTS CULTURELS

L'anthologie³⁴ "pédagogique" traduite par Trenenthal à partir de l'original allemand de M. Hermann pose les problèmes de manière différente. Face à la difficulté des anthologies allemandes, majoritairement présentées en version unilingue, M. Trenenthal, professeur d'allemand à Saint-Cyr, a conçu le projet de rendre service aux élèves en traduisant en français la partie poétique du cours de thème et de Version de M. Hermann. Il s'agit de traductions en prose destinées ensuite à être utilisées comme thèmes par les classes. Il n'y a clairement pas de but "littéraire" dans cette entreprise. Toutefois, un intérêt certain réside dans le choix même des auteurs opéré à l'origine par un professeur allemand. Le corpus proposé, visiblement beaucoup plus large qu'on a pu le voir jusqu'ici, témoigne d'une connaissance beaucoup plus précise de la poésie allemande. En effet, si l'on retrouve les noms les plus souvent répertoriés dans d'autres anthologies (Schiller, Klopstock, Goethe, Bürger...), figurent ici en revanche d'autres poètes tels que Niemeyer, Mahlmann, Claudius, Lavater, et une proportion assez importante d'auteurs qu'on a pris aujourd'hui l'habitude de considérer comme mineurs³⁵ (Salis, Weisse, Uz, Voss, Hölty, etc.). Ce panorama élargi nous renseigne donc indirectement sur la variété de la production lyrique en Allemagne, toutes catégories confondues, et fait un contrepois certain aux sélections françaises qui rendent moins compte de cette diversité.

Les deux anthologies³⁶ proposées par Nerval sont des pièces de choix qui méritent d'être abordées à part car elles sont l'oeuvre d'un poète qui dialogue avec d'autres poètes. De manière tout à fait intéressante, Gérard pressent dans son avant-propos à l'édition de 1830³⁷ l'impact des traductions sur la formation d'un goût littéraire et poétique. Ainsi écrit-il:

"Les jugements tout faits n'avancent rien en littérature; des traductions fidèles peuvent, je crois, davantage. Quant aux imitations, on n'en veut plus et on a raison³⁸."

Nous nous trouvons ici à la charnière de deux époques, qui voit un essor de la traduction allemande en France. Nerval met dans la bouche d'un bourgeois fictif et frileux une réaction révélatrice à cette pénétration étrangère: "C'est l'irruption des Goths et des Vandales!³⁹", signe tout de même que les écrits idéalisants de Mme de Staël n'ont pas uniformément imprégné la société française d'une même admiration

Vigny (*Le More de Venise*, 1829) en faveur de la traduction en vers une quinzaine d'années plus tôt.

³³ M. Buchon, *op.cit.*, Préface.

³⁴ Trenenthal, *Anthologie allemande des meilleurs auteurs*, Versailles, 1841.

³⁵ Ils sont répertoriés dans Noll-Thum, *Anthologie von Minderdichtern*, Propyläen Verlag, Berlin, 1982.

³⁶ G. de Nerval, *Poésie allemandes. Klopstock, Goethe, Schiller, Bürger, morceaux choisis*, Bibliothèque choisie, Paris, 1830, et *Faust* de Goethe, suivi du *Second Faust. Choix de ballades et poésies de Goethe, Schiller, Bürger, Klopstock, Schubart, Koerner, etc.*, Paris, C. Gosselin, 1840.

³⁷ Repris avec quelques variantes dans l'édition de 1840.

³⁸ In *Introduction aux Poésies allemandes* (1830), Gérard de Nerval, *Oeuvres complètes*, T.1, Pléiade, 1989, p.??.

³⁹ *Ibidem*, p.264.

POESIE, TRADUCTION ET TRANSFERTS CULTURELS

sans borne pour la “ douce Allemagne ”. Notre poète, lui, ne renie pas sa filiation: il cite d’abondants passages de Mme de Staël dans sa préface et s’efface souvent devant elle. Ainsi, à sa suite, fait-il commencer la poésie allemande à Klopstock (il mentionnera en 1840 l’importance du poème des *Nibelungen*), ne craignant pas de qualifier tout ce qui précède de “ barbarie ” et d’affirmer que l’Allemagne a une littérature “ qui date d’un demi-siècle ” mais “ qui grandira encore ”. Comme son illustre devancière, Nerval tente à grands traits de synthétiser en quelques phrases marquantes ce qui fait la différence entre un Français et son voisin d’outre-Rhin:

“ chez nous, c’est l’homme qui gouverne son imagination; ...chez les Allemands, c’est l’imagination qui gouverne l’homme, contre sa volonté, contre ses habitudes et presque à son insu.⁴⁰ ”

En qualifiant ses traductions de “ traductions de vif enthousiasme et de premier jet ”, Nerval semble se placer implicitement du côté allemand.

Ce poète figure à deux reprises dans notre liste car il a par deux fois, en 1830 et 1840, proposé des anthologies de la poésie allemande. Si en 1830, son choix paraît de manière autonome sous le titre *Poésie allemandes. Klopstock, Goethe, Schiller, Bürger, morceaux choisis*, dix ans plus tard, l’accent est mis d’abord sur la traduction du *Faust* et du *Second Faust* de Goethe qui suit un *Choix de ballades et poésies de Goethe, Schiller, Bürger, Klopstock, Schubart, Koerner, etc...* Même si la deuxième anthologie reprend dans sa plus grande partie, avec ou sans variantes, le choix de la première, la liste, à l’évidence, s’est allongée, et ce, à divers titres. Dans une rubrique intitulée “Morceaux choisis de divers poètes allemands”, Nerval inclut un poème de Schubart (“La mort du juif errant”), une chanson de Pfeffel (“La Pipe”), deux textes de Körner (“Le chant de l’épée” et “Appel”), un poème de Uhland dédié justement... à Körner (“L’ombre de Körner”), et, de Richter “La nuit du Nouvel-An d’un malheureux” ainsi que “L’éclipse”. Sans vouloir ici approfondir les raisons du choix de Nerval, on remarque son intérêt pour la poésie “patriotique”, rubrique dans laquelle on peut ranger le nom de Körner mais aussi Klopstock avec le poème “Hermann et Trusnelda”. La présence chez Nerval de cette poésie aux accents souvent gallophobes, et pour cette raison, évitée à dessein chez un bon nombre d’autres anthologistes, mérite d’être remarquée, ainsi que la date de publication: 1840, année de la crise du Rhin et d’un réveil des aspirations nationalistes Outre-Rhin. Simple hasard ou connaissance plus fine des réalités allemandes? La question mériterait d’être posée.

Par ailleurs, si l’ensemble des poèmes retenus par Nerval est présenté dans une traduction en prose, un choix de poésies traduites en vers termine l’ouvrage. Curieusement, il s’agit de versions dont Nerval n’est pas l’auteur, et où l’on retrouve le nom de ses “collègues” en traduction (E. Deschamps, M. Toussenet, P.A. Stapfer); l’un d’entre-eux (M. Michiels) a publié une anthologie de poésie allemande la même année. Il y a là une démarche tout à fait singulière bien à même de susciter des interrogations.

⁴⁰ *Ibidem*, p.264.

POESIE, TRADUCTION ET TRANSFERTS CULTURELS

Comme on peut s'en douter, une anthologie n'est jamais exempte de parti-pris; malgré tous les biais qui ont été jusqu'ici signalés, il faut tout de même rendre justice à l'entreprise de ces anthologistes. Même si leur choix demeure d'une certaine manière "classique", ils ont été toutefois novateurs dans leur désir de faire pénétrer en France une culture poétique authentiquement allemande. Cette exigence se retrouve clairement exprimée sous leur plume. Ainsi Max Buchon affirme-t-il que parmi l'abondance de livres écrits à la suite de Mme de Staël, il ne se trouve aucun recueil représentant spécialement ce qu'il nomme le "genre allemand", une lacune qu'il appelle à combler. De même, Nerval insiste-t-il sur le fait qu'il n'a traduit que des poètes pour lui "vraiment allemands", et des poèmes parmi "les moins connus, les plus difficiles à rendre en prose". Cette recherche par un Français de la "spécificité allemande" qui pourrait faire à elle seule l'objet d'une intéressante étude, témoigne d'un changement d'époque: est maintenant désiré non plus le même (ou ce qui paraît tel, comme au temps des "Belles Infidèles"), mais au contraire le radicalement "autre", ou ce qui est imaginé comme tel.

Ce retournement s'accompagne d'une nouvelle pratique de la traduction, illustrée notamment comme on l'a vu par Chateaubriand et Leconte de Lisle. Il est intéressant de remarquer que l'on trouve justement sous la plume de l'un de ces enseignants allemands germanophones, Lambert Hengers, professeur à Mulhouse et Amiens vers le milieu des années 1840, une apologie de la traduction non-ethnocentrique:

"Le triomphe d'une traduction, selon nous, n'est même pas tout entier dans le compte exact... qu'elle rend de la pensée étrangère, elle doit encore nous initier à la marche que cette pensée a suivie pour se formuler(...)Or faire penser et parler toutes les nations à l'instar d'un modèle arbitraire, c'est dépouiller chacune de ce qu'elle a de particulier, c'est détruire le type original qui les distingue les une des autres, c'est fausser la mission sacrée qu'a partout le génie de les représenter et de les faire reconnaître aux vestiges qu'il en transmet à la postérité⁴¹."

"L'épreuve de l'étranger" semble donc désormais souhaitée comme telle; c'est là un autre signe du transfert culturel qui s'est opéré entre l'Allemagne et la France⁴², si l'on en croit les analyses d'Antoine Berman dans son ouvrage homonyme⁴³.

⁴¹ Extrait d'un *Mémoire* de 1848, cité dans Espagne, Lagier, Werner, *op.cit.*, p.156.

⁴² La pratique de la traduction non-ethnocentrique qui découle des réflexions du premier romantisme allemand (ou "romantisme d'Iéna"), trouve par ailleurs des héritiers jusqu'au XXe siècle, qu'ils s'appellent Walter Benjamin, Pierre Klossowski, Antoine Berman, Philippe Lacoue-Labarthe, pour ne citer que quelques noms.

⁴³ A. Berman, *L'Epreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris, 1984.

POESIE, TRADUCTION ET TRANSFERTS CULTURELS

Les anthologies de poésie allemande sont un instrument privilégié pour évaluer la portée de la pénétration culturelle en France dans la première moitié du XIXe siècle, c'est à dire à un moment où la France adresse à l'Allemagne un poème d'amour sans équivalent ni précédent dans l'histoire des deux nations. Ce phénomène inédit, que l'on ne retrouve dans l'histoire d'aucun autre pays, voit son déclin s'amorcer après les événements de 1848 et ne se reproduira plus. Notre deuxième moitié du XXe siècle, après une histoire récente tumultueuse, parle prosaïquement " d'amitié franco-allemande ", une relation plus frappée au coin de la raison que des sentiments....

Il serait certainement profitable à une compréhension culturelle réciproque d'étudier dans un travail à plus grande échelle et portant sur un corpus élargi d'anthologies poétiques, les subtilités de l'échange littéraire franco-allemand depuis ses débuts dans la première moitié du XIXe siècle. La poésie, qui fait appel aux ressources les plus profondes dans l'expression de la sensibilité d'un peuple, nous semble la mieux à même d'établir un dialogue " vrai " entre les deux cultures. Même si l'écriture poétique a souvent une réputation de difficulté, même si elle a pu aussi, de tout temps, servir des causes idéologiques, la poésie (et la traduction de poésie) procède de choix où le sensible l'emporte nettement sur le matériel. Ainsi n'est-on pas trop étonné de découvrir que parmi les traducteurs, ceux qui traduisent de la poésie sont souvent parmi les derniers à avoir encore le droit de choisir leurs textes... Pour cette raison encore, il faut faire " parler " les corpus d'anthologies poétiques.

Vers une recherche élargie sur les anthologies de poésie allemande en France

Nous nous sommes contentée d'avancer ici quelques hypothèses de travail afin d'ouvrir des pistes de recherches pour un travail de plus longue haleine. En effet, vaste est le champ d'investigations qui s'offre à nous, et nous sommes déterminée à en extraire les richesses.

Dans un premier temps, il serait utile de constituer un corpus aussi exhaustif que possible d'anthologies de poésie allemande en français couvrant la première moitié du XIXe siècle et susceptible de s'élargir ensuite jusqu'au tournant du siècle; à partir de cet ensemble, on pourra établir une " banque de données " de textes, d'auteurs et de traducteurs qui révéleront les modalités et le degré de pénétration de la poésie allemande en France tout au long du XIXe siècle. Des paramètres matériels concernant la diffusion du livre devraient également être pris en compte pour une juste évaluation de la pénétration de ces anthologies dans le public: le tirage d'un ouvrage, son éventuelle réédition, sont des marqueurs importants du degré de faveur qu'un titre a pu rencontrer auprès des lecteurs.

Au cours de nos investigations, nous avons déjà pu constater qu'un certain nombre des " traducteurs-pionniers " français étaient eux-mêmes poètes, de ces *minores* dont le nom est aujourd'hui tombé dans l'oubli. Leur oeuvre poétique porte très fortement, à l'évidence, la marque du transfert poétique auquel ils ont contribué, plus nettement encore que celle des auteurs devenus des " classiques " (Hugo,

POESIE, TRADUCTION ET TRANSFERTS CULTURELS

Vigny, Musset, etc.) qui, ne connaissant pas ou peu l'allemand, furent justement sensibles à la poésie allemande par leur intermédiaire. Le temps est venu de remettre en lumière la personnalité, le rôle de ces intercesseurs méconnus, ainsi que leur place réelle dans le paysage littéraire et poétique de l'époque. Au nombre des "passeurs méconnus" entre l'Allemagne et la France, devra être évaluée à sa juste valeur l'action des Suisses qui, placés géographiquement et culturellement à la jonction de ces deux pays, n'ont cessé de jouer un rôle fondamental de médiation depuis le XVIIIe siècle, dans leur fonction de traducteurs, de critiques et même d'anthologistes. Pour notre analyse des transferts culturels poétiques franco-allemands, le triangle Allemagne-Suisse-France semble être un élément indispensable.

Certaines de ces anthologies ont été utilisées par de grands noms de la poésie de l'époque afin de s'initier à la poésie allemande. Ainsi, on sait que Gérard de Nerval a consulté l'anthologie de Noël et Stoeber (1827) avant de faire paraître son propre choix de poèmes allemands en 1830, et que l'anthologie de Wacken (1850) figurait dans la bibliothèque de Victor Hugo. Par là-même, l'étude de l'oeuvre poétique d'auteurs allant du XIXe siècle jusqu'à nos jours constitue à n'en pas douter le meilleur fonds où puiser pour relever les traces d'un transfert culturel germanique dans la durée, analyser ses constantes ou ses évolutions. Le "transfert" dans l'oeuvre de Gérard de Nerval dans les années 1830 est-il de même nature que celui chez Apollinaire au tournant du XXe siècle, ou chez Jaccottet dans la deuxième moitié de ce siècle? Sans doute, le transfert culturel, lui-même étroitement lié à un contexte d'accueil qui le rend possible, doit être examiné également dans sa dimension "historique" qui conditionne également la "réceptabilité" au niveau des formes. Cela est particulièrement sensible dans le cas de la traduction de la poésie; il est indéniable que le débat sur l'utilisation de la prose ou des vers pour traduire les poèmes étrangers trouve dans les anthologies une tribune de choix où s'exprimer, contribuant ainsi à faire progresser la réflexion sur la nature de ce qu'est un poème.

Des répercussions "poétiques" restent également à évaluer. La découverte de la "ballade" par exemple, le choix de mètres irréguliers dans les traductions de poèmes pour mieux épouser le vers syllabo-tonique allemand, l'introduction de nouvelles tournures (ces "élégants germanismes" dont on se raillait vers 1825) sont susceptibles d'avoir offert à la création poétique française, dès la première moitié du XIXe siècle des ressources poétiques et une liberté d'écriture dont le XXe siècle naissant allait prendre pleinement la mesure.

Quant aux "héritiers spirituels" de Madame de Staël, ils ont eu la vie longue. Les images d'outre-Rhin cristallisées en France dans les premières décennies du XIXe siècle à la suite de *De l'Allemagne* et sans cesse réactivées à travers des traductions d'oeuvres poétiques ou la publication d'anthologies de poésie, ont parcouru notre siècle, aussi bien que le précédent, d'Apollinaire à André Pieyre de Mandiargues, en passant par Philippe Jaccottet, Gustave Roud ou André Frénaud... Ces images, souvent à la limite du cliché, sont un objet d'étude important par ce qu'elles peuvent nous révéler du degré de connaissance de l'Allemagne en France,

POESIE, TRADUCTION ET TRANSFERTS CULTURELS

des “fantasmes” d’une époque alimentés par une intelligentsia plus ou moins informée des réalités d’outre-Rhin. En ce sens, le choix répété de certains poèmes dans les anthologies (la *Lenore* de Bürger, par exemple) à l’échelle d’un demi-siècle souligne la persistance d’images faciles et entretient une représentation faussée de la réalité germanique.

L’Allemagne a toujours “hanté” l’inconscient culturel français (l’inverse semble aussi être vrai); qu’il soit ou non fondé sur des perceptions “objectives” restant à nuancer, ce besoin réciproque et cette approche sensible, auxquels la poésie a su donner forme, témoigne d’une possibilité de partage à ne pas négliger.

Source : *Etudes Germaniques*, Didier, Paris, juillet-septembre 2001